

A mon cher camarade Salomon Reinach,
hommage affectueux de son bien sûr

GEORGES RADET

G. Radet

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux

Membre de l'Institut

LA
CASA VELÁZQUEZ

(Extrait de la *Revue Philologique* - XXXII^e année, 1929, n^o 1)



Imp. E. TAFFARD
6, Rue Métivier, 6
BORDEAUX

Bibliothèque Maison de l'Orient



150998



LA CASA VELÁZQUEZ

(Photo C. V.)

(Cliché du *Sud-Ouest économique*)



LA CASA VELÁZQUEZ ¹

L'Espagne nous touche de si près et de tant de manières qu'on se demande comment la France a pu attendre si longtemps pour y établir, sous le sceptre d'une dynastie issue du plus grand des Bourbons, une de ces missions permanentes d'artistes ou d'érudits dont les Ecoles de Rome et d'Athènes lui fournissaient le modèle. L'idée était si naturelle que, dès 1847, Charles de Mazade, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, ² souhaitait de voir Madrid dotée d'une fondation analogue à la Villa Médicis.

Ce publiciste ne songeait qu'à des peintres. Mais un autre contemporain, appartenant à la quatrième promotion de l'École française d'Athènes, Ernest Beulé, concevait, d'une

1. BIBLIOGRAPHIE. — Pour les origines : P. Imbart de la Tour, *Une entente intellectuelle avec l'Espagne*, dans le *Bulletin hispanique*, t. I, 1899, p. 105-122. Pour la période de l'*Intercambio* : G. Radet, *Une mission universitaire en Espagne* (ibid., t. X, 1908, p. 321-336). Pour l'école des Hautes Études hispaniques : R. Thamin, *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique* (ibid., t. XI, 1909, p. 328-333) et J. Lux, *Une fondation universitaire française à Madrid*, dans la *Revue politique et littéraire (Revue bleue)* du 27 mars 1909, p. 414-416. Pour l'Institut français d'Espagne, voir la brochure sur l'inauguration de 1913, publiée par les Universités de Bordeaux et de Toulouse, avec un exposé très circonstancié de Paul Lapie. Pour les derniers temps : P. Paris, *Nos grandes Ecoles*, XVII, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1928, p. 406-419 ; Ch. Widor, *La Casa Velasquez*, notice lue à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts (8 décembre 1928) et reproduite dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, t. LXXXIII, 1929, p. 10-19. Mentionnons enfin : P. Paris, *La Casa Velasquez*, dans *Le Sud-Ouest économique* de janvier 1929, p. 19-25 (avec gravures), et [P. Guinard], *La Casa Velasquez*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XXXI, 1929, p. 75-78.

2. *Madrid et la Société espagnole* (n° du 15 avril 1847), t. XVIII, p. 352.

façon plus large, une sorte de fédération des colonies artistiques et littéraires envoyées à l'étranger. En 1851, celui à qui des fouilles sensationnelles devaient, l'année suivante, faire découvrir la Porte de l'Acropole, se trouvait être, sur le Pincio, l'hôte de l'Académie de France. Avec cette intelligence vive qui l'amenait à devancer les solutions de l'avenir, il s'efforça de nouer, entre la vieille institution romaine de Colbert et la jeune création athénienne due à Salvandy, des liens intimes, réguliers, périodiques, également profitables à l'une et à l'autre.

Autant pour ses camarades que pour lui, il estimait « que les ruines et les livres ne suffisent point à former le jugement ou le goût, que le sentiment du beau a besoin lui-même d'une éducation, que l'archéologie ne peut se passer de certaines connaissances et surtout de certaines façons de juger qui n'appartiennent qu'aux artistes ; en un mot, que rien n'était plus nécessaire qu'un commerce intime et prolongé, sous le même toit, avec les peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, qui vivent et pensent en commun à la Villa Médicis¹ ».

Cette pensée d'une cohabitation entre érudits et artistes fut celle qui, plus tard, inspira tout d'abord Albert Dumont, lorsqu'il fit décréter que, durant leur première année de pension, les membres de l'Ecole française d'Athènes séjourneraient à Rome et logeraient à la Villa Médicis. Si la succursale ainsi ébauchée eut finalement son existence indépendante et devint un organisme particulier, mis sous le patronage, non de l'Académie des Beaux-Arts, mais de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, cela tient à ce que, dans la maison du Pincio, on se trouvait en présence de droits acquis et que l'orgueil, après tout légitime, de l'esprit de corps, répugnait à modifier les cadres des traditions séculaires.

Madrid, à l'inverse de Rome, offrait un terrain vierge pour la réunion, en un même faisceau, d'une double élite, l'une, artistique, l'autre, littéraire. Aussi, quand, au retour d'une série de fructueuses explorations en Espagne, Pierre Paris, après

1. *Journal des Savants* de décembre 1872, p. 766.

en avoir conféré avec Léon Heuzey, essaya d'acclimater dans la Péninsule ibérique un rejeton des pousses vivaces de Rome et d'Athènes, sa pensée rejoignit, par une adaptation naturelle, le sillon même où Albert Dumont avait déjà suivi Beulé. Dans son rapport de 1898, adressé à Henry Roujon, Directeur des Beaux-Arts, et communiqué à Louis Liard, Directeur de l'Enseignement supérieur, il traçait le plan d'une Mission permanente dont le siège serait à Madrid et qui, indépendamment des études artistiques, aurait pour objet de recherches l'histoire, la littérature, la langue, le droit, les institutions de l'Espagne antique et moderne.

Mais à quoi sert de concevoir une idée juste, si l'on ne trouve pas les moyens de la financer ? En ces temps lointains, les traditions d'économie léguées par les vieux âges subsistaient encore. L'Etat, austère ménager des deniers publics, se hérissait devant les dépenses nouvelles, à moins que l'on ne fit retentir la trompette électorale. Comme ce n'était pas le cas, les plus convaincantes instances ne réussirent point à fléchir ses instincts parcimonieux.

*
* *

Dix ans passèrent. Le but visé n'avait pu être atteint en ligne directe. Restaient les patients détours et les habiles cheminements. Le pouvoir central s'était dérobé. En revanche, dans la charte constitutive des Universités, le législateur de 1896 invitait celles-ci à faire œuvre originale. Il les pressait d'utiliser leurs ressources au mieux des intérêts de la région. C'était un biais tout indiqué pour reprendre l'ébauche interrompue : Bordeaux adopterait et ranimerait le projet espagnol tombé à Paris dans un sommeil cataleptique.

Toutefois, instruit par l'expérience, le père de l'enfant se garda bien de produire son nouveau-né au grand jour avec une hâte maladroite. Il le laissa dans ses langes et tendit devant le berceau un paravent à ramages.

Cet abri provisoire où le fils de la Dame d'Elche acheva sa gestation comme Dionysos avait terminé la sienne dans la

cuisse de Zeus, ce fut l'*intercambio*. Ah! le charmant accessoire de théâtre et que cette ingénieuse machine procura de plaisir à tous ceux dont elle encadra les évolutions!

Elle fut agencée de toutes pièces durant les vacances de Pâques 1908. Voici comment les fonds votés par le Conseil de l'Université de Bordeaux, sur la proposition du Recteur Thamin, pour l'accomplissement de cette tâche, avaient permis d'assortir ce qu'on pourrait appeler le trio des anabaptistes : Pierre Paris, le grand impresario de l'affaire ; Georges Cirot, dont le concours d'hispanisant s'imposait au premier chef ; Georges Radet, mobilisé comme Doyen, en vue d'arborer le panache officiel sur le conventicule.

Notre mission se transporta successivement à Madrid, à Salamanque et à Valladolid. Partout, elle fut admirablement reçue. Partout, l'idée d'un échange de conférences entre Universités du Midi français et du Nord ibérique suscita une adhésion chaleureuse. Quiconque est de bonne éducation latine éprouve plus ou moins la démangeaison de la harangue publique. Un jour que, pour un superbe discours, je complimentais Felix Aramburu, le fougueux orateur eut un bien joli mot : « Voyez-vous », me répondit-il, « nous autres Espagnols, nous sommes de grands charlatans. »

La randonnée d'avril-mai 1908 avait éveillé, en terre castillane ou léonaise, bien des formes d'intérêt, serviable dévouement chez Eduardo de Hinojosa ou causticité paradoxale chez Miguel de Unamuno. Elle aboutit à la création d'une sorte d'amphictyonie universitaire, qui, pendant cinq ans, tint ses assises des deux côtés des Pyrénées. Tandis que des maîtres bordelais, juristes, comme Duguil ou Sauvaire-Jourdan, médecins, comme le Doyen Pitres ou le Professeur Moure, zoologistes, comme Chainé, lettrés, philosophes, archéologues ou géographes, comme André Le Breton et Dresch, Paul Lapie et Emile Bréhier, Pierre Paris et Henri Lorin, s'en allaient, parfois sous la conduite du Recteur Thamin, à Oviedo et à Salamanque, à Saragosse et à Barcelone, à Valladolid, à Madrid et jusqu'à Séville, prendre la parole devant des auditoires de choix, la fine fleur de l'Enseignement supérieur espagnol, Ra-

phaël Altamira accompagnant le Recteur Canella, Gascon y Marin, Francisco de las Barras, Aniceto Sela, Carracido, Ovejero, Ocaña, Anton Ferrandiz, — j'en passe et des meilleurs, — affluait à son tour dans nos amphithéâtres girondins et y brillait d'un vif éclat. La « Semaine espagnole » de 1910 marqua l'apogée du système.

Ces visites alimentaient un large courant d'intimité intellectuelle. Dans l'atmosphère de chaude sympathie où se déroulait l'*intercambio*, il devenait opportun d'extraire à nouveau des limbes l'embryon primitif, qui maintenant n'offusquerait plus personne, et de changer en une institution régulière, solide, définitive les contacts heureux, mais intermittents, d'une sorte d'aimable jeu de colin-maillard. Une circonstance favorable vint, dès l'origine, aider à la transformation.

En septembre 1908, l'Université d'Oviedo célébra son troisième centenaire. Le Recteur qu'elle avait à sa tête, D. Fermín Canella, un neveu du général Bourbaki, était d'une activité de feu et ses attaches françaises le prédestinaient à favoriser tout ce qui pouvait rapprocher son pays du nôtre. Une délégation bordelaise participa aux fêtes. Elle comptait six membres, dont les trois négociateurs de l'*intercambio*. Elle aménagea beaucoup de choses. N'y voyait-on pas reparaître en qualité de demiurge celui qui avait introduit au Louvre la Belle-Hélène ibérique? Noblesse oblige. L'émule gascon de l'homonyme troyen n'était pas homme à s'endormir sous son étoile. Quand nous quittâmes les Asturies, de précieux jalons étaient posés.

Sept ou huit mois plus tard, sous le titre d'École des Hautes Etudes hispaniques, la fondation permanente dont la genèse avait été si laborieuse prenait officiellement corps : le 6 mai 1909, un rapport adressé au Ministre de l'Instruction publique par l'administrateur souple et délié qui a nom Raymond Thamin constituait son acte de baptême. Madrid possédait enfin l'équivalent des missions archéologiques françaises de Rome, d'Athènes et du Caire.

*
* *

Tandis que Bordeaux préludait à l'établissement de son séminaire d'érudits, Toulouse, sous les auspices d'Ernest Mérimée, créait une espèce d'école normale, avec double siège, Burgos, Madrid, et double série de cours, cours d'espagnol à l'usage des étudiants français, cours de français à l'usage des Espagnols. On estima que les deux initiatives, d'un caractère très différent, l'une exclusivement scientifique, l'autre essentiellement pédagogique, ne se contrariaient pas, mais qu'elles se complétaient l'une l'autre et qu'elles ne pouvaient que gagner à se prêter un mutuel appui.

Ainsi en jugea un diplomate aux idées larges et aux vues pratiques, notre ambassadeur en Espagne, M. Révoil. Le 20 juillet 1909, s'étant arrêté dans notre ville, il se rencontrait, à l'hôtel du Rectorat, avec le groupe d'hispanisants qui, depuis des années, tant sur la Garonne qu'en Gironde, s'efforçaient d'étendre au delà des Pyrénées la sphère d'action de leurs Universités respectives. Toulouse, dans ce colloque, était représentée par M. François Dumas, alors Doyen de sa Faculté des Lettres, et par Ernest Mérimée ; Bordeaux, par son Recteur M. Raymond Thamin, par le Doyen des Lettres Radet et par Pierre Paris qui, outre sa chaire magistrale d'archéologie dans l'Enseignement supérieur, tenait, par une affinité naturelle, la barre de direction à notre Ecole municipale des Beaux-Arts.

D'importantes décisions furent prises en cette mémorable séance. Cessant de rester isolées, l'œuvre toulousaine des cours et la section bordelaise des études hispaniques se groupaient en un même ensemble qui reçut une désignation collective : Institut français d'Espagne. Celui-ci aurait à Madrid un immeuble qui lui serait propre. En effet, la Société française de bienfaisance et d'enseignement s'occupait alors de faire rebâtir son collège. D'accord avec son dévoué Président, M. Delville, elle se chargeait d'avancer les fonds nécessaires à la construction d'un second édifice limitrophe du sien.

Bientôt, calle Marqués de la Ensenada, s'élevait l'avenante

maison destinée aussi bien aux conférenciers de l'Athénée toulousain qu'aux pensionnaires de la mission bordelaise. On l'inaugura le 26 mars 1913, en grande pompe, devant un parterre de hauts personnages et avec ce débordement d'éloquence faite duquel la Castille eût pu croire que nous jouissions d'une réputation usurpée dans l'orchestre des peuples du Midi.

Mais si brillant que fût l'essor pris, dans les domaines les plus divers, histoire, archéologie, économie politique, philosophie, droit, par la jeune Ecole des Hautes Etudes hispaniques, il manquait toujours à sa couronne un fleuron essentiel : l'art. Ne verrait-on pas se réaliser, dans toute sa féconde ampleur, l'idée initiale, consistant à réunir, sous un même sceptre, la recherche savante et l'inspiration esthétique ?

*
* *

Il était dit que la guerre, par une répercussion inattendue, alors qu'elle eût dû tout renvoyer aux calendes grecques, arrangerait tout. Il était dit que la sage Minerve, gardienne des traditions de prudente réserve en honneur à l'Institut de France, entreprendrait une croisade espagnole au bout de laquelle, comme dans le tableau de *las Lanzas*, elle obtiendrait les clefs de la citadelle si longtemps convoitée en vain. Détaillons de cet épisode, récemment conté par celui qui en fut le marquis de Spinola, quelques traits significatifs.

Sur l'initiative de M. Jules Cambon, cinq des habits verts les mieux qualifiés pour la conquête ou le maintien du prestige extérieur, Etienne Lamy et Bergson, de l'Académie française, Charles Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, Edmond Perrier, de l'Académie des Sciences, Pierre Imbart de la Tour, de l'Académie des Sciences morales et politiques, avaient gagné Madrid pour s'y aboucher avec des confrères qui, en cette année 1916, n'étaient pas tous des amis de la France. Après que, dans la grande salle de l'Ateneo, le philosophe de l'évolution créatrice et l'historien de la Réforme eurent parlé, avec un succès prodigieux, il devenait d'autant moins facile au musicien qui leur succédait de ré-

muer à son tour l'âme espagnole. Il évoqua Vittoria et Palestrina. Chemin faisant, il s'étonna que les prix de Rome, au sortir de la Villa Médicis, pussent regagner directement le foyer d'art parisien sans aller demander aux Velázquez et aux Goya du Prado un complément d'éducation.

Ce regret éveilla en haut lieu un puissant écho. C'est un don de nature, chez S. M. Alphonse XIII, de s'ouvrir, avec une spontanéité généreuse, à toutes les nobles suggestions du cœur et de l'esprit. Le roi prit à son compte le vœu de l'artiste : « Je vais chercher un terrain », lui dit-il ; « à vous de construire. » L'engagement fut tenu et le conseil mis à profit.

« Un an plus tard, le 18 décembre 1917, avec Imbart de la Tour et Pierre Paris, nous visitâmes, sous une bise glaciale, le plateau de la Moncloa, où nous attendaient le duc d'Albe, Rodès, ministre de l'Instruction publique, et Benlliure, directeur des Beaux-Arts. C'était le terrain qui nous était proposé.

« Le merveilleux panorama de montagnes qui se déroule à l'horizon n'est-il pas celui que Velasquez a si souvent choisi de préférence pour servir de fond à ses tableaux ? Nous sommes à l'extrémité de la colline que domine le château royal. Au pied, coule le Mançanarez. Devant nous, quarante-cinq kilomètres de bois, et, tout au fond, la Sierra de Guadarrama, l'Escorial. Le site est superbe ¹ ».

Qui ne partagerait le ravissement du maître Widor ? Cette terrasse de la Moncloa rappelle, à certains égards, celle du Pincio, et si sa façade urbaine ne voit pas se dresser à l'horizon le dôme de Saint-Pierre, sa perspective rurale se compose de vallonnements et de croupes qui égalent en beauté grandiose le paysage des monts de la Sabine.

Jadis, les Madrilènes admiraient, sur la Calle Mayor, une porte monumentale à trois baies superposées. Démolie pour faire place à un affreux building, elle gisait sans emploi, suprême ruine du palais d'Oñate. Datant de 1685 et conçue dans le style qui domina l'époque de Velázquez, elle était doublement indiquée, et pour orner une maison qu'on songeait à

1. *Revue internationale de l'Enseignement* des 15 janvier - 15 février 1929, p. 12. J'ai laissé aux noms l'orthographe adoptée par l'auteur.

mettre sous l'invocation du grand peintre, et pour teinter d'une inspiration espagnole l'édifice dont un de nos meilleurs prix de Rome était chargé d'établir les plans. Ce vigoureux morceau d'architecture fut cédé par la Ville de Madrid. Libéralité municipale et munificence royale se complétaient à l'envi.

De pareilles générosités engageaient la France, juste au moment où sa victoire militaire avait pour rançon le cauchemar financier. Alors que rôdait le spectre de la banqueroute, comment solliciter des gardiens angoissés de nos finances les millions qu'exigeaient les devis de Léon Chiffrot ?

Sombres heures de détresse ! Mais aucun des hommes d'avant-garde qui s'étaient associés pour qu'il y eût une Casa Velázquez à Madrid, comme une Villa Médicis à Rome, ne désespéra ni ne fléchit. Dès le 22 mai 1920, S. M. Alphonse XIII posait la première pierre du palais de la Moncloa.

En tête des amis dont l'aide et la sympathie avaient rendu possible ce pas décisif figurait le duc d'Albe. C'était lui qui, en octobre 1916, avait conduit à Verdun et à Reims le pèlerinage des Académiciens espagnols. Ce fut lui qui, lors de la prise de possession solennelle, reçut le privilège de retracer l'histoire de la donation. A son tour, le roi, se levant, célébra l'idéal en vertu duquel naissait « un nouveau lien, de l'ordre le plus noble et le plus élevé, entre les deux pays ».

Une première fois, au lendemain du vote des Cortès concédant à la France, avec exemption d'impôts, l'emplacement dont elle avait besoin, Charles Widor, Léon Bonnat, Imbart de la Tour, afin de recueillir l'argent nécessaire, s'étaient érigés en confrérie de moines quêteurs. Ils avaient bien rempli la caisse. Mais elle se vidait à vue d'œil et la crise des changes empirait. Allait-on fermer les chantiers ? Serait-on acculé à la faillite ? Ce fut alors que les spectateurs du drame éprouvèrent la vertu d'une baguette de magicien.

Laissons ici la parole à Pierre Paris célébrant devant le roi le *deux ex machina* en qui l'on doit saluer le père de la Casa Velázquez :

« Sire », s'écria-t-il, « on m'apprit dans ma prime jeunesse,

alors que je faisais mes humanités à côté de mon camarade notre cher et grand Poincaré, qu'Orphée charmaient les bêtes féroces et mouvait les pierres au son de sa lyre merveilleuse pour les conduire où il les voulait ; la légende faisait sourire mon scepticisme de lycéen. Mais je ne souris plus et j'admire : l'enchanteur Widor a charmé Poincaré et les autres gardiens farouches de nos finances ; ses orgues miraculeuses ont conduit sur cette colline, désormais illustre, de la Moncloa les pierres qu'en ordre si simple et si noble a dressées l'art ingénieusement compréhensif de notre Lefèvre sur les plans de notre regretté Chiffot. »

Honneur au nouvel Orphée ! Alors que les sous-sols de la Moncloa se changeaient en succursale des enfers, sa voix mélodieuse, se jouant des monstres de l'abîme, sauva derechef Eurydice. Eurydice est maintenant la grande favorite du jour. Elle a pignon sur rue. La *portada* d'Oñate, choisie pour orner la façade de sa demeure, est flanquée de deux pavillons, hautes tours carrées, qui font songer aux campaniles de la Villa Médicis. Mais ce beau palais, que ses architectes, sur le désir exprès du roi, ont si harmonieusement approprié au robuste style castillan du XVII^e siècle, ne possède encore que son aile principale. La suite viendra plus tard.

*
* *

Tel quel, on aurait eu vraiment tort de ne point le présenter sans délai *urbi et orbi*. L'inauguration eut lieu le 20 novembre 1928, avec un éclat sans égal. Le temps avait revêtu sa parure des étés de la Saint-Martin : ciel limpide et bleu, atmosphère dorée imprégnant tout de joie, et, pour clore ces journées de radieuse lumière, la féerie des couchers de soleil éblouissants.

On était accouru en foule des trois contrées, France, Portugal, Afrique, dont le croissant borde la puissante masse de l'Espagne. Tous ceux que leurs études ou leurs goûts orientent vers la Péninsule ibérique avaient répondu à l'appel des promoteurs de la fête, si bien que Madrid, durant ce fraternel *quattriduum*, sembla être le siège des États-généraux de l'his-

panisme. Même le Français moyen, celui qui aime à se redire les vers d'*Hernani* ou à fredonner les airs de *Carmen*, ne s'était pas laissé arrêter par le cours élevé de la peseta. Les affres de la douloureuse n'avaient nullement abaissé le diapason de son enthousiasme.

Hérodote nous a tracé un bien joli tableau des prétendants qui brigüèrent la main d'Agariste. Si la moindre étincelle du génie de l'incomparable conteur m'était échue en partage, je dénombrerais à mon tour ceux qu'attira l'apothéose d'Eurydice arrachée par Widor à l'avare Achéron. Mais ils sont trop. Contentons-nous d'un relevé sommaire.

Pour le représenter, le Gouvernement français, à défaut du Ministre de l'Instruction publique, retenu par un empêchement grave, avait délégué le Ministre de la Marine, M. Georges Leygues, dont la cordialité ouverte et l'éloquence méridionale mettent si aisément en branle les sympathies espagnoles. Aux dons de séduction du chef politique, le maréchal Pétain, invité personnel de S. M. Alphonse XIII, ajoutait le grand prestige de son passé militaire, la simplicité d'une bonhomie souveraine, la force rayonnante d'une gloire pure. Inséparable du groupe officiel était l'amiral Lacaze, à la fois Président du Comité parisien de rapprochement franco-espagnol et membre du Conseil d'administration de la Casa Velázquez.

Le dit Conseil, au nom duquel furent lancées les invitations, avait pu réunir tout son effectif d'Académiciens et d'Universitaires : d'abord, le Président, Charles Widor, et ses confrères des Beaux-Arts, Paul Léon et Charles Girault ; puis, le Secrétaire, Georges Radet, avec Pierre Paris, tous deux des Inscriptions et Belles-Lettres ; ensuite, des Sciences morales et politiques, Raymond Thamin et Georges Teissier ; enfin, légats de la cité d'où étaient parties les initiatives créatrices, le Recteur François Dumas et le Doyen Georges Cirot. Au total, y compris l'amiral Lacaze, étaient présents les dix fidèles, inscrits, en qualité de régents, sur la plaque de marbre qui décore le vestibule du palais de la Moncloa.

De Bordeaux encore étaient venus, représentant les Facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres, MM. Ferra-

dou, Guyot, Chainé et Laumonier ; le Président et le Secrétaire général du Comité de rapprochement franco-espagnol, MM. Moure et Alioth, auxquels s'était joint M. Benoît ; le Doyen de l'Ecole municipale des Beaux-Arts, M. Quinsac ; un ancien membre de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques, M. Bataillon, professeur agrégé d'espagnol au Lycée. La *Petite Gironde*, en la personne de M. Gustave Gounouillou, avait tenu à renforcer l'action de son correspondant à Madrid, M. Maurice Legendre, par ailleurs Secrétaire général de la Casa Velázquez.

Toulouse, mêlée de si près à l'histoire des relations hispano-françaises, n'avait pas témoigné moins d'ardeur. Sa délégation comprenait : le Recteur Dresch, dont la juridiction s'étend des cours de Madrid à ceux de Burgos et qui jadis, au temps de l'*intercambio*, s'était plu à évoquer, dans la capitale des Asturies, les influences littéraires de l'Espagne ; le Doyen de la Faculté des Sciences, M. Paul Sabatier, membre de l'Institut et prix Nobel de chimie ; l'héritier de la chaire des Mérimée, M. Boussagol, qui, en l'absence du Doyen Durrbach, représentait doublement la Faculté des Lettres.

Poitiers avait envoyé le biographe de Rabelais, M. Plattard, et le dernier érudit qui ait passé au crible le fantaisiste voyage d'Alexandre Dumas Père en Espagne, M. Sarrailh.

Entre Rome et Madrid, entre le Pincio et la Moncloa, M. Denys Puech établissait le lien rêvé : le Directeur de la Villa Médicis apportait à la Casa Velázquez les vœux d'une sœur aînée, remplie d'ans et de gloire, à la jeune sœur cadette.

Le Portugal aussi livra carrière à ses sentiments affectueux. Aux côtés de M. Bourdon, Directeur de l'Institut français, parurent M. José de Figueiredo, Directeur du Musée d'art ancien de Lisbonne, et deux professeurs de Coïmbre, MM. Costa Lobo et Vergilio Correia.

Un des premiers, le maréchal Lyautey avait favorisé l'entreprise madrilène. De Rabat arrivèrent, en pèlerins continuateurs de sa pensée, MM. Gotteland, Directeur de l'Enseignement au Maroc, Lévi-Provençal, Directeur de l'Institut des Hautes Etudes marocaines, Robert Ricard, professeur au même Institut.

Mais les plus nombreux, et de beaucoup, furent les Parisiens. Mentionnons parmi eux, outre ceux qui furent déjà signalés : deux spécialistes des choses d'Espagne, MM. Ernest Martinenche et Angel Marvaud ; un membre du Bureau des Longitudes, M. Lallemand, de l'Académie des Sciences ; un historien archéologue, M. Charles Diehl, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; un critique pour qui les écoles de peinture n'ont pas de secret, M. Louis Réau, Directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* ; un des maîtres du pinceau, M. Lefevre, ancien grand-prix de Rome ; des administrateurs de tout ordre, comme MM. Petit-Dutaillis, Directeur de l'Office des Universités, Pila, chef du Service des œuvres françaises au Ministère des Affaires étrangères, Dion, Secrétaire de l'Ecole normale supérieure, Georges Philippart, Directeur des Messageries Maritimes ; enfin, quelques ingénieurs, MM. Jean Ruat et Mariotti par exemple.

Je m'aperçois que cette liste tourne au catalogue homérique. Il est sage de la clore. Et cependant, après avoir noté que des Polytechniciens furent du cortège d'Eurydice, il faudrait encore énumérer, avec quelques figures marquantes du Sénat ou de la Chambre, les envoyés de cet autre Parlement qu'est le Conseil municipal de Paris. Ces hommes politiques, au plus fort de la crise budgétaire, avaient énergiquement payé de leur personne. Il était naturel qu'ils vinsent arborer les lauriers de la victoire. Ayant été à la peine, ils méritaient d'être à l'honneur.

Au fait, convient-il d'être à l'honneur, quand on fut à la peine ? Depuis quelques lustres, des pionniers défrichaient la garrigue castillane. Leur donner une trop ostensible récompense de leurs travaux, n'était-ce pas les amoindrir ? Pourquoi ne pas laisser intacte et vierge leur belle auréole de désintéressement ? Ce sont les ouvriers de la onzième heure, comme nous l'enseigne l'Évangile, qui ont droit à un traitement différentiel. On sait assez qu'en ce temps-là, celui où Jésus instruisait ses disciples, il n'existait pas encore de parts de fondateur.

Arrivons au chapitre des festivités. Il fut lui-même si dé-

bordant que le récit de tant de plaisirs risque d'engendrer l'ennui. Rien que pour la première journée (20 novembre 1928), le programme comportait quatre sortes de réjouissances: deux à la Moncloa, une séance de harangues le matin et une velada le soir ; deux autres l'après-midi, un déjeuner chez le roi et un thé chez le duc d'Albe.



Inauguration de la Casa Velázquez

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE PAR D. MARIANO BENELLIURE

Les cérémonies dont la nouvelle maison de France fut le théâtre répondirent pleinement, en tant que manifestations politiques, à l'attente de tous. Chacun y joua son rôle en perfection. Que par deux fois, à quelques heures d'intervalle, S. M. Alphonse XIII, avec la reine-mère D^e Maria-Cristina et le reste de la famille royale, se soit rendu, en magnifique arroi, à la Casa Velázquez, ce fut assurément là une de ces marques de belle gentillommerie souveraine où se retrouvait, par ata-

visme, la grande manière de Louis XIV, ce maître dans l'art de plaire comme dans celui de régner.

Pierre Paris, avec une juste émotion, sut dire les obligations que la France avait contractées envers le monarque. Il n'oublia pas non plus les autres concours, de nature plus modeste, qui avaient transformé en réalité vivante un rêve poursuivi



Inauguration de la Casa Velázquez.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE PAR D. MARIANO BENLLIURE

durant trente ans. Non moins sincères furent, dans la bouche de M. Georges Leygues, l'expression de la gratitude du Gouvernement de la République et le rappel des liens séculaires qui unissent deux grandes civilisations. A cette rondeur amicale répondit celle du général Primo de Rivera.

Tandis que ce dernier montrait combien les Espagnols excellent dans le genre des souhaits de bienvenue, au fond de la salle, sous la tapisserie que décorait un arbre touffu du

haut duquel, entre deux chevaux au galop, pendait Absalon percé de traits, on apercevait deux bustes de bronze, l'un de Yari Paris, l'autre de Mariano Benlliure, œuvres pleines d'accent dressées là comme des symboles. Elles faisaient planer sur la scène, désormais historique, qui venait de se dérouler dans la Bibliothèque, ces deux génies caractéristiques du ciel de l'art espagnol : le Velázquez des *Mémoires* et le Goya de la *Maja*.

Jusqu'ici, les spectateurs n'avaient mis aucune sourdine à leur admiration. Pourquoi faut-il qu'en fin de journée la littérature ne leur ait point apporté les mêmes satisfactions que l'éloquence ?

Quand deux pays, comme ceux de Cervantès et de Molière, éprouvent le besoin de confronter leur génie, chacun d'eux se doit de ne se montrer que dans ce qu'il a l'accompli et de typique. Il n'était pas difficile, pour la velada prévue, d'offrir aux Espagnols quelque chose de spécifiquement français. Sans parler du Directeur même de la Casa, ancien Normalien qui fut, rue d'Ulm, le condisciple de René Doumic, nombreux étaient les gens de goût, ayant des lettres, qui, interrogés par les ordonnateurs, eussent aisément guidé leur choix. Les Mécènes dispensateurs des fonds secrets ne sont pas nécessairement propres à trier des perles dans un écrin dramatique.

J'ignore comment et par qui fut brassé l'amalgame nocturne du 20 novembre. Mais, chroniqueur véridique, je ne cacherai pas qu'il a déçu. Une bergerie inconsistante, des fantoches aussi dépourvus de substance humaine qu'une buée de lune, le cliquetis des rimes tombant à sec dans le vide d'une psychologie enfantine, une roulotte mélodique de conservatoire sans rapport avec la vraie musique des âmes, tout cela ne ressemblait guère ni à du Musset ni à du Marivaux. Bien que trois siècles nous séparent de l'*Astrée*, je ne dénie pas au poète le droit de ressusciter des Galatées de pastorale. Mais qu'ont dû penser de la princesse dont on leur présentait l'hétéroclite image les descendants des Bourbons, des Habsbourgs et des Stuarts ?

N'insistons pas davantage. Nous aurions mauvaise grâce à nous montrer plus exigeants que les Espagnols. Leurs jour-

naux se sont accommodés et de la bucolique et de la danse. Pour nous, entre les bulles de savon du conte bleu et les balancés de la chorégraphie en maillot rose, il nous fut donné d'applaudir l'ardente prestesse d'un tocador de guitarra.

Parmi tant d'attentions dont nous fûmes comblés, il en est une qui tient dans notre souvenir une place éminente : la réception au palais de Liria, chez le duc d'Albe. Quelle merveilleuse demeure, et, dans ce cadre splendide, comme le document d'histoire et l'œuvre d'art se marient en un voisinage prodigieux ! Christophe Colomb à portée de Goya ! Ici, un triptyque flamand ; là, sur la feuille de garde d'un livre de piété, la poignante dédicace de l'impératrice Eugénie à son fils partant en juillet 1870 pour l'armée du Rhin. Partout, à profusion, des bijoux de Musée, et rien de la froideur d'un Musée. Nulle symétrie artificielle ; mais le reflet nonchalant de la fantaisie quotidienne, éclore au souffle de la vie. Et faisant les honneurs de ces belles galeries éblouissantes de lumières, où meubles, tapisseries, portraits semblent ranimer le cercle des générations successives, un grand seigneur affable, d'une large culture, recevant ses hôtes avec une urbanité exquise, témoignant par sa façon d'accueillir un maréchal de France que ses prédilections vont toujours, d'un élan quasi filial, au pays qui vit jadis la sœur de sa mère parer de sa beauté radieuse le fragile diadème napoléonien.

Mais n'avons-nous point rêvé ? Ces tables étincelantes de cristaux et d'argenterie, ces pyramides de gâteaux, de fruits et de victuailles, ces tasses qui fument et ces coupes qui pétillent, cette promptitude des serviteurs attentifs à prévenir les désirs des convives, ce brouhaha des conversations et des rires, ce va-et-vient des uniformes et des toilettes, ce sentiment, suggéré aux étrangers par la bonne grâce du maître, qu'ils sont là chez eux, ce je ne sais quel parfum d'aristocratie épars autour des élégances féminines, tout cet ensemble n'est-il pas irréel et sans aucune espèce de lien avec notre âge démocratique ? Serait-ce une brillante scène de l'Ancien Régime qui nous apparaît en songe ? Oui, peut-être. Un coin du XVIII^e siècle ; une

transposition du tableau de Barthélemy Ollivier : *le thé chez le prince de Conti*, — avec Widor à la place de Mozart.

Le lendemain, 21 novembre, excursion à Tolède. La visite débuta par la Casa del Greco, où l'on ouvrait au public de nouvelles salles, délicieusement aménagées par le propriétaire, marquis de la Vega Inclán. Ce grand seigneur épris du beau est aussi un amphitryon parfait. Nous goûtâmes par ses soins un « *refrigerio clásico toledano* » bien propre à dissiper la fatigue de deux heures d'automobile.

Ensuite, promenade à travers les inoubliables merveilles qui ont ravi tant de générations d'artistes. J'en demande ici pardon aux mânes de Théotocopoulo et de Barrès; mais le rythme de notre pérégrination fit que l'*Enterrement du comte d'Orgaz* nous tint lieu d'apéritif : c'est en sortant de San Tome qu'un joyeux déjeuner groupa la masse des pèlerins dans la pittoresque *hospedería* de la plaza de Santa Leocadia.

Après une hécatombe de perdrix au vinaigre, nos autocars nous conduisirent, le long du Tage, au cigarral de Buena-Vista, où le comte et la comtesse de Romanones avaient convié, autour des représentants officiels de la France, toute une légion de ministres, d'ambassadeurs, de nobles personnages et de hauts fonctionnaires. Nous retrouvions là ce mélange de faste chevaleresque et de courtoisie simple qui fait que l'hospitalité espagnole ne ressemble à aucune autre. Comment dire aussi le charme de la flânerie dans ces jardins à la mauresque, où l'emploi conjugué du carreau de faïence et de la plante adoucit de grâce végétale et florale la géométrie des architectures? Puis, la-bas, à l'horizon, crête fière et fine, s'estompait la silhouette de Tolède, qu'un peu plus tard, de l'autre bord du fleuve, nous devions revoir, sous le déclin du soleil, embrasée d'une auréole fauve, semblable à Stamboul éparpillant ses dômes au-dessus de la Corne d'or.

Ce même soir, à Madrid, autre vision saisissante. Nous étions reçus, au cercle des Beaux-Arts, par son Président le marquis d'Argüeso et la junta. Au programme, une étonnante sélection de danses andalouses et aragonaises qu'exécutèrent, avec une grâce nerveuse et magnétique, deux séduisantes artistes popu-

lares, Antoñita Torres et Carmelita Sevilla. O Théophile Gautier, que ton âme romantique repose en paix ! Le jazz n'a point encore chassé, des alentours de la Puerta del Sol, cet ardent génie du rythme, qui discipline, avec tant de soudaineté harmonieuse, la plastique endiablée du geste.

Quelques heures plus tard, à l'ambassade de France, on retrouvait la note classique, servie, aux invités du comte et de la comtesse Peretti de la Rocca, par les artistes de l'Opéra et de la Comédie française. Dans l'après-midi du lendemain, les mêmes salons se rouvraient au même public de choix pour le concert de Maurice Ravel et de Madeleine Grey.

Autres réjouissances de ce 22 novembre : d'abord, la randonnée matinale en auto aux sources du Manzanarès et aux ruines du vieux château qui les dominant ; puis, le somptueux déjeuner qu'offrit, dans le patio del Colon, le Gouvernement espagnol et que présida le général Primo de Rivera. Par une galante attention du maître des cérémonies, S. E. l'évêque de Madrid se trouvait à table entre deux charmantes Françaises, habitant, l'une, Toulouse, l'autre, Paris. La Parisienne avait toutes les qualités de l'emploi : toilette de la plus moderne élégance, boucles blondes coupées sur la nuque, conversation aisée et pleine d'imprévu. N'imagina-t-elle point de solliciter l'avis du prélat sur le conflit qui met aux prises Charles Maurras et le Vatican ? Les voisins s'amusaient fort. Mais, sur ces entrefaites, l'éloquence des personnages consulaires et l'échange de la fraternité des toasts jouèrent le rôle opportun d'un roulement de tambours.

A la suite de cet intermède, on visita les terrains de la future Cité universitaire dont les plans grandioses vont permettre de doter Madrid d'un harmonieux ensemble d'établissements et d'Instituts. Présentement, sur son éperon lointain, la Casa Velázquez se dresse assez à l'écart, comme un ermitage solitaire. Bientôt, toute une vie scientifique se développera en marge de sa vie artistique.

Il y eut encore, le 22 et le 23 novembre, divers « agasajos », publics ou privés. Renonçons à les décrire, Mais acquittons du moins une dette de gratitude envers les jeunes camarades, qui,

durant ces fêtes d'une plénitude si dense, se plurent, avec une bonne humeur et un dévouement infatigables, à remplir l'office ingrat de guides ou de sergents-fourriers. Quand on ne pouvait atteindre ceux que leur grandeur attachait au rivage, c'était plaisir de trouver auprès de Paul Guinard et de Gabriel Laplane, animateurs souriants de l'Institut français, une aide qui simplifiait tout.

L'inauguration de la Casa Velázquez aura été un feu d'artifice d'autant mieux réussi que les fusées ne se sont pas éteintes sans amorcer des résultats durables. Maintenant que l'opinion est alertée, que la France, par les yeux de ses représentants, a mesuré la valeur de l'œuvre, il faudra bien, coûte que coûte, terminer vite l'édifice dont on n'a encore bâti que la façade. Les Madrilènes sont fiers du monument aux majestueuses assises où s'encastre le portail du palais d'Oñate. La meilleure façon de remercier leur roi et leur gouvernement des générosités qu'ils nous ont prodiguées consiste à les payer de retour. L'artiste qui, avec la collaboration dévouée de son confrère espagnol Daniel Zavala, s'est montré si ingénieusement créateur en mettant au point la conception de Léon Chiffrot, — j'ai nommé Camille Lefèvre, — mérite bien qu'on lui fournisse les moyens d'achever un cadre architectural digne du noble génie castillan.

*
* *

En attendant, comme foyer d'art et de pensée, l'institution de la Moncloa réalise pleinement son type. Elle associe, en une même ruche fraternelle, un double essaim : ceux qui se penchent sur les livres, sur la poussière des archives, sur les débris du passé ; ceux qui, tressaillant à la grande vision de la nature, interprètent formes, lignes et couleurs ou bien déploient, à travers les traits d'une épure, leur imagination constructive. Une libérale et féconde inspiration est celle qui unit aux pensionnaires français, normaliens, comme Thouvenot, Philibert et Carayon, chartistes, comme Lombard et M^{lle} Vieillard, architectes, comme Péchin, naguère à la Villa Médicis,

peintres, comme Sauboa, de Bordeaux, et Harburger, élève de Lucien Simon, une pléiade de jeunes artistes espagnols : Igual Ruíz, peintre, boursier de Valence ; Martinez del Cid, peintre, boursier de Séville ; Mercadal, architecte, de Saragosse, ancien membre de l'Académie d'Espagne à Rome.

L'homme de foi et d'initiative, dont la vaillance sans cesse renouvelée peut seule nous consoler de l'irréparable perte qu'a faite la cause de l'entente franco-hispanique en la personne de notre très cher et infiniment regretté D. Fermín Canella, Pierre Paris, a bien raison d'attendre les meilleurs fruits et les plus rares de la cohabitation effectuée sur la colline de la Moncloa. Ce ne sont pas les Français qui en tireront le moins de profit. « De 1500 à 1700 », écrivait Taine, « l'Espagne est peut-être le pays le plus curieux du monde. » Soyons sûrs qu'elle le reste en l'an de grâce 1929.

Chez nous, tout ce qui donnait jadis à chaque province sa note particulière et son relief expressif languit et s'efface, s'étale au ras de la platitude ambiante, se fond, disparaît. Au delà des Pyrénées, il existe encore des coins où ne pénètre pas l'automobile, où les gens et les choses, les manières et les mœurs vous rendent comme palpable la légende des siècles.

Héritière du vieux monde ibérique, l'Espagne, sous sa belle parure romane, conserve, dans ses fibres intimes, les vigoureuses survivances de ses plus lointains ancêtres. Aux confins de l'Europe et de l'Afrique, dans son angle isolé qui forme promontoire entre la Méditerranée et l'Océan, elle se dresse comme une mystérieuse Atlantide, où se renouvellent et s'épanouissent sans fin les originalités millénaires. Voilà pourquoi le contact avec elle est si fécond. Le génie espagnol a toujours porté bonheur au génie français.

Quand, par un beau jour d'été, on atteint la frontière guipuzcoane par la route d'Urrugne à Béhobie, dès qu'on a franchi la Bidassoa, non loin de cette île de la Conférence où se rencontrèrent à plus d'une reprise les chefs de nos deux nations, un parfum d'une richesse intense baigne l'atmosphère et enivre les narines. Cet arôme fin et pénétrant est celui de ce que les Grecs appelaient l'« amarantos », la fleur qui ne

se flétrit pas, l'immortelle. Fleur symbolique, s'il en fut, et bien faite pour évoquer l'Espagne. Car est-il une terre qui, par don de nature, ait une force éducatrice plus souveraine?

Félicitons-nous donc que de jeunes Français, historiens, archéologues ou artistes, trouvent enfin, au pays de Cervantès et de Velázquez, une hospitalité stable. Pour se préserver de l'apathie des routines paresseuses, de l'imitation des formes usées, de la mortelle banalité des poncifs, peuvent-ils rêver mieux que la grande Péninsule où des sèves de qualité rare jaillissent du fond primitif à l'état pur?

Partout, dans cet admirable foyer de soleil, où, sous une lumière d'ambre, la vie s'anime et se colore, ils verront sourdre le flot créateur. Ils n'auront qu'à ouvrir les yeux et les oreilles pour sentir naître l'inspiration. L'Espagne imprégnera ces privilégiés de son parfum impérissable, le parfum qu'exhale la fleur d'or de l'immortelle.

27 février 1929.

GEORGES RADET,

de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
